

Gilles Cyr

François Hébert

Volume 21, numéro 3 (123), mai-juin 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, F. (1979). Compte rendu de [Gilles Cyr]. *Liberté*, 21(3), 109-111.

Chroniques

Gilles Cyr

FRANÇOIS HÉBERT

« Où il n'y a pas de route »

J'essaie de rassembler mes idées pour rendre compte de ma lecture du recueil de Gilles Cyr, *Sol inapparent* (l'Hexagone, 1978), je n'y arrive pas. C'est un peu comme le marcheur qui voudrait ramasser ses anciens pas, ses pieds perdus ! Par où suis-je passé au juste ? Quelle route était-ce ? Y avait-il des arbres ? des montagnes ? Ai-je rencontré quelqu'un ? Faisait-il soleil ? Ventait-il ?

J'oublie, je suis loin. Je ne sais plus. Je suis égaré. Il y avait beaucoup de routes. Le vent soulevait parfois la poussière des chemins et des champs. C'était un monde à deux dimensions : l'air et la terre. C'est très rare : d'habitude, les poètes jouent avec le feu et l'eau. Là, c'était cristallin, c'était sec ; c'était granuleux, c'était solide. Un monde à deux dimensions : presque une peinture.

Et je me souviens d'avoir pensé à l'oeuvre de Jean-Paul Jérôme, faite d'angles et d'arcs, de poulies et d'astres. Pareillement, la poésie de Gilles Cyr, par de subtils jeux syntaxiques et sémantiques, déplace toutes les perspectives et « nomme ce que je ne vois pas ». Le sol, par exemple et principalement, que je foule quotidiennement : apparence ! illusion ! Le vrai sol, lui, se dérobe constamment : c'est la plante de mon pied. Comme la paupière est le sol de l'oeil. Et quand Cyr parle de la terre, la véritable, pas celle des géologues, il veut dire cette terre qui est liée à mes pieds, cette terre-matière, la même que celle dont mon corps est fait, cette terre de chair.

Peut-être. Ce n'est pas sûr. Et à bien y penser, ce serait plutôt le contraire : ce sont nos corps qui sont faits de terre. Rien de moins anthropomorphique que le monde de Cyr : monde désert, minéral, parfois végétal, inhabité si ce n'est par le poète (errant comme Caïn), inanimé si ce n'est par son propre souffle (le vent) — même si parfois sur le bord du chemin « un arbre tousse ». Nous voici en tout cas dans le concret : une route, une brise, des galets, et un peu plus loin quelques cimes ou ravins. Et puis non, nous ne sommes pas dans le concret : ces routes sont plutôt des vecteurs, des trajectoires, ces plaines des plans... Nous voici plutôt dans l'abstrait⁽¹⁾. *Dans l'abstrait* : je ne dis pas *dans les concepts* (au sens habituel), l'abstraction n'est pas ici intellectuelle (au sens péjoratif) mais intelligente (au sens étymologique) — je dis : *dans les formes* (qui sont l'abstrait du concret).

Le décor, en gros, ne varie guère ; mais dans le détail, que de cataclysmes (quasiment invisibles à l'oeil nu) ! Ça fait penser au contraste, dans un buste de marbre, entre les déplacements des atomes dans la pierre et la fixité du marbre. Le mouvement, l'immobilité. Comme le recueil entier, chaque poème nous est donné comme un instant et il en possède la stabilité, la permanence ; pourtant, cet instant est la coa-

(1) Mais pas du tout celui de Nicole Brossard qui abstrait loin du concret, à distance, tandis que Cyr est abstracteur (comme on disait : de quinte essence) qui oeuvre dans le concret.

gulation de mille agitations, interrogations, déplacements de l'esprit qui cherche feu et lieu. Quand je lis :

Voici que le vent part
et arrive,

où suis-je, moi ? Et quand je lis :

« nos mains sont sur nos yeux,
nous voyez-vous »,

que vois-je ? Nous vois-je ? Me voyons-nous ? Les hommes, balises mobiles . . .

J'ai conscience d'avoir cheminé, mais d'où à où ? Et j'ai conscience de n'avoir pas bougé, mais sur quel sol ? Quelle extraordinaire réflexion sur l'espace ! Sur la *toile de fond* de l'espace ! (Comme sur un miroir qui ne serait pas autre que le poète). Le froid m'a piqué d'inédites aiguilles. Un instant, j'ai cru voir l'horizon. Ou sentir le travail des pierres sous mes pas de marcheur (tout à la fois soutenant mon poids et se protégeant contre lui). Réflexion sur l'espace donc, et sur ses murs et ses portes. Et sur le temps : le cube qu'on nomme maison, n'est-ce pas une route pliée en six ?

Soudain tout s'éclaire ! Tout ce que j'éprouve au terme de ma lecture et tandis que je cherche à la décrire, tout cela, c'est précisément le contenu du livre ! Il n'y a rien à ajouter aux poèmes de Gilles Cyr. Ils sont là, pour ainsi dire les yeux ouverts au regard qui pourra les enclore !